

## Editorial

Travail immatériel et immesurable ? Perspectives féministes et nouvelles  
antinomies du capitalisme contemporain

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/grm/887>

DOI : 10.4000/grm.887

ISSN : 1775-3902

### Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

### Référence électronique

« Editorial », *Cahiers du GRM* [En ligne], 10 | 2016, mis en ligne le 23 décembre 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/grm/887> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/grm.887>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© GRM - Association

---

# Editorial

## Travail immatériel et immesurable ? Perspectives féministes et nouvelles antinomies du capitalisme contemporain

---

- 1 On peut voir dans l'attribution du Prix Goncourt 2016 au livre *Une chanson douce* de Leïla Slimani la reconnaissance d'un symptôme majeur des contradictions de notre époque finement ausculté au scalpel, à savoir la tension entre, d'un côté, un travail dévalué et sous-payé, apanage d'une catégorie sociale en expansion ou « ventre mou » du travail salarié pour parler comme J. Falquet, et, d'un autre côté, l'exigence croissante d'un dévouement sans mesure, en excès face au barème comptable des rétributions horaires, participant de l'idéologie de « l'amour du travail bien fait ». Celle-ci exige du (de la) travailleur(se) un dévouement sans faille, bien souvent traduit en termes d'heures supplémentaires déguisées ou d'un « travail émotionnel » énergivore et invisibilisé, régulièrement exposé à un contrôle managérial s'exprimant à travers des épistémologies quantitatives et déshumanisantes. Le roman, sorte de réécriture contemporaine des *Bonnes* de Genêt, s'ouvre de manière extrêmement brutale sur le cadavre d'un enfant dont on comprend rapidement qu'il a été assassiné par sa nourrice, une « perle » aux dires de ses employeurs. Ce ne sont donc plus les « maîtres », comme chez Genêt, qui font l'objet d'un geste de protestation morbide, perversi et désespéré, mais leur représentant le plus vulnérable, à savoir l'objet du soin naturalisé, l'enfant.
- 2 C'est donc au creux de ce travail pour le moins ambigu de « soin », de « care », que semble se loger toute l'ambivalence du ressentiment de ces catégories sociales précarisées, directement victimes de la crise du concept même de travail salarié qui marque l'époque contemporaine et qui pourrait bien être l'un des défis majeurs posés à la première moitié du XXI<sup>e</sup> siècle. Pour abonder dans ce sens, au Brésil, la photographie d'une nounou noire poussant le landau de l'enfant d'un couple de manifestants blancs contre le régime de Dilma Roussef a accentué il y a peu les indignations collectives. Cette image est devenue l'emblème des dysfonctionnements du pays, tout à la fois en termes d'inégalités de revenus, d'accès à l'éducation et de division raciale<sup>1</sup>. Le personnage de la nounou permet en effet de nouer entre elles les questions féministe, postcoloniale et capitaliste et de montrer l'urgence de relier les grands courants critiques qui se sont penchés sur ces problématiques.

- 3 L'hypothèse de ce numéro est que les analyses des féministes matérialistes comme celles de Silvia Federici – et de la plus méconnue, mais néanmoins importante Leopoldina Fortunati, sa « compagne de route » dans l'écriture de *Il grande Calibano*<sup>2</sup> – offrent, et ce depuis les années 1970-1980, de précieux outils pour penser les antinomies du capitalisme contemporain. Les figures nourricières que nous avons convoquées à l'orée de cette introduction font en effet directement signe vers les analyses de la célèbre philosophe italienne à propos de la naturalisation du travail domestique. Le marxisme orthodoxe de l'époque peinait à intégrer cette sphère prétendument « autre », « anachronique », qu'il percevait comme un résidu de féodalisme, dans une compréhension globale des mécanismes du système capitaliste. Les analyses pionnières de Maria Dalla Costa, Selma James, Leopoldina Fortunati et Silvia Federici ont permis de montrer que le travail domestique devait tout d'abord impérativement être « dénaturalisé », débarrassé de toute idéologie de l'instinct féminin – idéologie construite à travers le temps et participant des enjeux politico-économique du système capitaliste – puis devait être réintégré dans une compréhension dialectique de ses liens avec le système économique dominant. Ces auteures ont compris le travail invisibilisé comme sphère de reproduction de la force travail (travail reproductif) et sphère de « reconstitution » de la force travail (travail domestique et émotionnel), la plupart du temps masculine jusqu'à l'ouverture du marché du travail au « groupe des femmes » pour parler comme J. Falquet.
- 4 Ce travail de recherche se situait à l'origine dans un contexte politique bien précis, celui des débats des années 1960 à 1980 entre féministes européennes et auteurs marxistes. Nous avons privilégié, pour le dossier de traduction, quelques textes produits au sein de mouvements féministes italiens appartenant au réseau international pour le Salaire domestique (*Wages for housework Groups and Committees*) institué à Padoue en 1972. Ces documents offrent un bon aperçu des problématiques élaborées à l'époque à propos du travail domestique. Celui-ci représentait par excellence la sphère du travail non reconnu comme tel, donc non payé, au nom de l'idéologie de la mère naturellement vouée au soin. La question du travail immesurable et non reconnu nous paraît pouvoir être réactualisée, enrichie et élargie à une sphère plus étendue de figures et de catégories socio-professionnelles à l'heure actuelle, marquant la pertinence des perspectives féministes sur le travail salarié au-delà du caractère en apparence régional du problème de « la » femme et du travail domestique. Ainsi une large gamme de figures hétérogènes appartenant au travail de service, allant des aides-soignantes aux stagiaires non-payé-e-s, en passant par l'éventail très différencié du service sexuel et des travailleur-e-s au service du capitalisme cognitif<sup>3</sup> (*prosumer, consumer labour*<sup>4</sup>, relations client-e-s, call center, etc.) nous paraît désormais pouvoir être comprise depuis la perspective féministe matérialiste et antiraciste que Jules Falquet déploie dans ce numéro. La globalisation accrue du monde du travail force en effet à imbriquer les perspectives féministes avec des réflexions antiracistes et décoloniales, afin de complexifier le prisme de la « classe sociale » qui avait été l'angle d'attaque bien connu de la tradition marxiste au système capitaliste. C'est donc sur fond d'une relecture de l'héritage de Federici et Fortunati que se positionne notre numéro.
- 5 Cependant, les perspectives féministes sur le travail considéré comme féminin ainsi que les travaux anti-racistes ne se limitent actuellement pas à ce mouvement et c'est donc un kaléidoscope d'approches sur le sujet, nécessairement extrêmement partiel dans le

cadre d'un Cahier qui n'ambitionne pas d'être une somme sur la question mais plutôt une interface de dialogue, que nous avons voulu offrir. Ainsi les approches de certains théoricien-ne-s du *care*, au-delà de la caricature qu'ont pu en proposer certaines relectures académiques ou politiques, permettent d'aborder avec finesse les tensions entre les exigences éthiques et les pressions managériales qui pèsent sur le travail de service. Focaliser l'attention sur « l'objet » du soin est une stratégie d'oblitération des conditions matérielles de l'administration du *care*, vouée à couper l'herbe sous le pied à toute revendication en termes d'amélioration des conditions de travail. L'article très situé d'Alice Lancelle illustre ces tensions de manière tout à fait probante, de même que les relectures des derniers travaux de M. Foucault sur le « souci de soi » de Roberta Cavicchioli, Simona Paravagna et Paolo Vignola ou encore l'article d'Alain Loute, qui propose un panorama des effets productifs mais également aporétique de la pensée de l'excédent du *care*.

- 6 C'est depuis la perspective d'une épistémologie du travail que nous avons cherché à faire entrer en dialogue ces approches avec la tradition matérialiste, dans la mesure où une telle perspective nous semble constituer un élément essentiel pour problématiser l'équation travail invisibilisé – éthique humaniste (ou idéologie de l'amour selon les termes de J. Falquet) – mutations du capitalisme. La littérature secondaire sur la prolifération et les effets néfastes des techniques de néo-management appuyée sur des épistémologies purement quantitatives abonde<sup>5</sup> en effet, mais peine à s'intégrer dans une théorie plus générale de l'exploitation globalisée qui prenne également en compte l'imbrication des rapports sociaux de sexe, de classe et de race. C'est à l'émergence d'une telle théorie que le présent numéro souhaite participer, sans négliger, dans l'étude de l'articulation entre des modes nouveaux et anciens de domination, les moyens de résistance possibles et existants. Cette résistance semble passer par plusieurs biais : la revendication de la validité d'épistémologies non-quantitatives (comme on le voit par exemple dans l'entretien avec la philosophe-sociologue Sonia Dayan-Herzbrun) ; la restitution d'une opérativité aux savoirs collectifs, situés et partagés ; l'emphase sur des micro-résistances qui nécessitent que les chercheurs et chercheuses déploient une herméneutique du « texte caché » des pratiques sociales et professionnelles (Dayan-Herzbrun et Lancelle) ; la revendication, dans une temporalité « urgente » et dans une optique stratégique, d'une dénaturalisation de l'ensemble des formes de travail afin de pouvoir accéder à des revendications salariales décentes (Falquet et Lancelle) ; la nécessité, en parallèle de cette première temporalité, de soumettre les cadres d'analyse à une temporalité plus longue, c'est-à-dire « historiciser » le capitalisme tardif postmoderne pourrait-on dire à la suite de Fredric Jameson, viser une temporalité permettant d'inquiéter des propositions théoriques toujours susceptibles de se figer et de faire le jeu de la domination ; enfin donner à voir la participation d'une série d'actions à la reproduction d'une plus-value idéologique implacable (d'Urso). Nous nous réjouissons d'avance des problématisations futures que ce numéro pourrait ouvrir pour nos lecteurs.

## Présentation des contributions

- 7 La mesurabilité du processus de *care*, ses enjeux et ses limites est interrogée dans ce numéro par **Alain Loute** et par **Alice Lancelle**. Le premier, partant de l'interprétation de Pascale Molinier selon laquelle le travail du *care* relève de l'inestimable, offre aux

lectrices et aux lecteurs un parcours à travers toutes les dimensions de « l'excédent » du *care* qui articule finement ses enjeux éthiques, herméneutiques et politiques, aboutissant à réinterroger les apories du concept de « valeur », sur les traces de Roswitha Scholz. La seconde prend un autre parti, celui d'une étude de cas portant sur les aides-soignantes en EHPAD. Ces centres de soin pour personnes âgées dépendantes se présentent selon l'auteure comme paradigmatiques des nouveaux modes de gouvernance des établissements de santé. En effet, l'article montre de façon convaincante la manière dont les pressions financières influent tout à la fois sur la catégorisation même de la dépendance, mais également sur les pratiques des aides-soignantes. Celles-ci, véritables subalternes du secteur santé, sont soumises à des pressions managériales croissantes et à des exigences de rentabilité en contradiction avec les injonctions éthiques de « sollicitude » de leur profession. Cette dernière contrainte produit une fausse conscience chez les aides-soignantes qui tend à les empêcher de formuler des revendications sur la pénibilité de leurs conditions de travail. C'est par la formation de collectifs et par le partage de savoirs situés que ces groupes tentent progressivement de résister contre le management néolibéral et ses instruments de mesure.

- 8 L'article de **Roberta Cavicchioli, Simona Paravagna et Paolo Vignola** propose de comprendre la conception traditionnelle du « soin », fondée sur l'idée d'une inclination naturelle de la femme vouée aux autres, à l'écoute, malléable et multitâche, comme le modèle d'un nouveau paradigme du capitalisme néolibéral. Cette conception du soin ne se limite pas à légitimer la dévaluation et l'exploitation du travail du *care*, mais s'étend à toute sphère de travail, contribuant à opérer la « féminisation » du travail, c'est-à-dire à le précariser de manière structurelle. Les auteur.e.s, dénonçant la tendance de ce paradigme à isoler et enfermer les individus, proposent comme contre-modèle un souci de soi au sens foucauldien, afin de récupérer les savoirs-faires liés au soin (de soi et des autres) dans une pratique collective de (re)constitution de la vie commune.
- 9 L'article d'**Andrea d'Urso** choisit une approche plus radicale, celle qui vise à envisager une relation homologique entre le travail gratuit, non-payé, et le travail « linguistique », langagier. Ce dernier est en fait conçu comme une véritable monnaie idéologique payée à l'idéologie capitaliste, qui contribue à sa reproduction, aussi bien en termes d'organisation pratique que de manière structurelle. Cette homologie entre le travail gratuit et le travail linguistique est construite à travers l'articulation de la pensée de Leopoldina Fortunati, la compagne de route historique de Silvia Federici, et celle du sémioticien et philosophe Ferruccio Rossi-Landi.
- 10 L'entretien avec la sociologue **Jules Falquet** permet de redessiner le paysage du féminisme matérialiste tel qu'il s'exprime à l'heure actuelle et de l'ancrer fortement dans une tradition bien spécifique du féminisme français des années 1970 que l'auteure déploie tout au long du dialogue. Ce courant s'interroge depuis plus de quarante ans sur les rapports dialectiques entretenus par « le groupe des femmes » et le « groupe des hommes », à la fois au niveau du travail de service, du travail sexuel et des complexes militaro-financiers mais également au niveau des *rappports d'appropriation*, qu'ils soient privés ou collectifs. L'apport spécifique de l'auteure dans ce champ est sa théorie des « vases communicants » qui offre un outil de compréhension de la redoutable complexité de l'imbrication des rapports sociaux et permet également de penser la nécessité d'une convergence des luttes entre sexisé.e.s et racisé.e.s contre la violence du néolibéralisme globalisé.

- 11 L'entretien avec la philosophe et sociologue **Sonia Dayan-Herzbrun** permet de mettre en évidence la fécondité de la théorie critique pour penser la production de stéréotypes définissant les identités figées et les rôles morcelés de la « société administrée » qui refuse d'inquiéter les totalités closes qu'elle crée. À travers un parcours d'une remarquable singularité et interdisciplinarité, elle montre également comment ces outils critiques peuvent être mobilisés dans un travail sociologique sur les questions de genre au Moyen-Orient et en Afrique du Nord. L'auteure propose alors un grand nombre de références anglophones relativement méconnue du public francophone, au croisement entre les *post-colonial studies*, l'anthropologie politique et la sociologie. Celles-ci permettent de mettre en place tout un outillage méthodologique subtil en vue de la constitution d'un savoir situé, qui fait droit aux émotions, aux « petites choses » et aux « scènes autres » dans la production de ce type de savoir, consciemment produit à la marge des grandes divisions disciplinaires.
- 12 Le dossier de traduction proposé par **Jessica Borotto** et **Andrea Cavazzini** permet d'offrir au public francophone la traduction inédite de documents militants issus des combats des mouvements féministes de Padoue et Trento dans les années 1970 pour la reconnaissance du travail domestique, à travers notamment la demande stratégique de l'obtention d'un salaire. Ces luttes ont joué un rôle très important dans la naissance du *Wages for Housework Groups and Committees* mais également dans la genèse des projets de recherche de Federici et Fortunati, de leur aveu propre. Ces écrits militants résultant d'une pratique d'écriture collective nous rappellent que les questions philosophiques et politiques qui se posent à l'heure actuelle et que nous rejouons dans ce numéro doivent leur existence à des luttes militantes concrètes, historiquement situées et en débat explicite avec une certaine hétérodoxie marxiste. On retrouve la même ambivalence à propos des combats des féministes égyptiennes ou palestiniennes qui se retrouvaient parfois écartelés entre lutte pour les droits des femmes et lutte pour l'indépendance contre le colonisateur. Ces textes, bien que portés par l'enthousiasme de la lutte, sont toutefois d'une grande lucidité concernant les apories qui les guettent et notamment celle d'intégrer les activités reproductives dans un marché du travail encore structuré par le libéralisme et les rapports patriarcaux. En ce sens, elles font déjà signe vers une réflexion sur la temporalité plus longue, d'historicisation des rapports sociaux, que nous évoquions en introduction.
- 13 Ce numéro entend laisser ouvertes les problématiques qu'il a soulevées et prolongées à la suite d'une longue tradition, mais espère aussi avoir participé à montrer la fécondité d'analyses parties d'un problème historique et situé – l'intégration des femmes dans le marché du travail – pour penser les mutations du travail salarié qui nous sont contemporaines, leurs enjeux, leurs tensions et leurs apories. Le travail féminin s'est en effet progressivement imposé comme un véritable « laboratoire » de la précarisation, voyant ensuite d'autres catégories sociales, les migrants, les jeunes peu diplômés, etc. grossir ses rangs. En ce sens, les auteures qui ont analysé ce phénomène depuis déjà une trentaine d'années font figure de pionnières et gagnent à être lues en lien avec la littérature contemporaine sur les nouvelles techniques de gouvernementalité du travail. C'est dans la continuité de ces interrogations, et toujours dans un esprit de décloisonnement des approches du travail, de la domination et de la mesurabilité que nous envisageons la publication d'un prochain numéro sur le travail cognitif, à paraître en décembre 2017.

---

## NOTES

1. Cf. <http://geopolis.francetvinfo.fr/bureau-bresil/2016/03/16/la-photo-qui-a-secoue-le-bresil.html> ; site consulté le 18 décembre 2016.
2. Première version du célèbre ouvrage *Caliban et la sorcière*.
3. Cf. e. a. Yann Moulier Boutang, *Le capitalisme cognitif ou la nouvelle grande transformation*, Paris, Editions Amsterdam, 2008.
4. Cf. Kylie Jarrett, « Devaluing Binaries: Marxist Feminism and the Value of Consumer Labour », in Eran Fisher and Christian Fuchs (eds.), *Reconsidering Value and Labour in the Digital Age*, Palgrave Macmillan, 2015, p. 207-223.
5. Cf. e. a. Alain Supiot, *La gouvernance par les nombres, Cours au Collège de France (2012-2014)*, Paris, Fayard, 2015 ; Isabelle Bruno et Emmanuel Didier (éds.), *Benchmarking, L'Etat sous pression statistique*, Paris, La Découverte, 2013 ; Albert Ogien, *Désacraliser le chiffre dans l'évaluation du secteur public*, Versailles, Editions Quæ, 2013.